

Frères et sœurs,

Nous avons entendu le prophète Ésaïe décrire une scène à la fois dramatique et porteuse d'espérance. Les lieux de pouvoir sont abandonnés, la ville s'est désertifiée, les tours de guet ne servent plus à rien. C'est un paysage de ruines dans une scène de ruines. Mais au cœur de ce désert surgit tout à coup une promesse : celle qu'un jour, le Seigneur répandra sur nous son Esprit et qu'alors les terres incultes deviendront un verger, et le verger une forêt. La justice habitera là, et son fruit sera la paix » (Ésaïe 32,15-17). C'est le cœur de l'extrait d'Ésaïe que nous venons d'entendre. Alors, il serait tentant de lire ce texte comme une prophétie écologique avant l'heure : un désert qui refleurit, une nature qui renaît, des vergers qui deviennent forêts... Mais Ésaïe n'a pas commencé par parler de l'environnement. Ce qui est premier pour lui, c'est la justice et la paix. La restauration de la création n'est pas une fin en soi, mais le signe concret que la justice et la paix ont retrouvé leur place au cœur de la vie humaine. Ce matin, je voudrais que nous entendions cette promesse dans le contraste entre deux réalités : celle du temps d'Ésaïe et la nôtre. Pour Ésaïe, un peuple blessé par la guerre et l'injustice cherche une espérance. Pour nous aujourd'hui, une humanité bouleversée par les crises écologiques, économiques et sociales cherche aussi un avenir. Et dans les deux cas, la promesse de Dieu reste la même : justice, paix, et un renouveau de la création comme signe de cette paix. Je vous propose de parcourir cette promesse en trois temps : Ésaïe face au désert : reconnaître la réalité, la vérité des ruines ; la justice qui produit la paix : c'est-à-dire le cœur de la prophétie ; notre aujourd'hui : la justice et la paix comme chemin de recréation.

Le contexte d'Ésaïe est celui d'un peuple en crise. Car le prophète Ésaïe parle à un peuple en crise, un peuple accablé par l'oppression. À son époque, l'empire assyrien impose sa domination brutale : les villes sont détruites, les campagnes dévastées, les habitants réduits à l'humiliation et à la peur. Les responsables politiques, au lieu de revenir à Dieu, placent leur confiance dans des alliances humaines avec l'Égypte ou d'autres royaumes voisins. Mais ces stratégies s'avèrent fragiles et vaines, car elles oublient l'Alliance fondamentale avec le Dieu vivant. Ésaïe ne cherche pas à rassurer par de faux discours. Il refuse le déni. Son langage est celui de la vérité nue. Il ose décrire le désastre, la solitude, la perte. Cette lucidité est indispensable : on ne peut reconstruire l'avenir sans avoir d'abord reconnu l'ampleur des blessures. Le prophète invite son peuple à regarder le désert en face, pour que l'espérance puisse ensuite germer. Ce message résonne fortement **pour nous aujourd'hui**. Certes, nos cités ne sont pas en flammes, mais notre monde porte d'autres ruines. Nous voyons la fracture écologique : climat bouleversé, forêts décimées, océans saturés de plastique et de pollutions. Nous constatons aussi au quotidien la fracture sociale : inégalités criantes entre riches et pauvres, populations déplacées ou réduites à la misère, sociétés fragilisées par l'exclusion et la violence. Et il y a enfin la fracture spirituelle : perte de repères, quête de sens éparpillée, désespérance grandissante. À la suite d'Ésaïe, nous sommes appelés à la vérité. Nommer les déserts de notre temps n'est pas un acte de pessimisme, mais un chemin de foi. Car c'est seulement après avoir reconnu l'étendue des dégâts que nous pouvons entendre la promesse de Dieu : un renouveau est possible, une vie nouvelle peut jaillir, et son Esprit peut transformer nos déserts en vergers.

Au milieu de ce tableau assombri par la désolation et la crise, Ésaïe annonce une percée décisive l'avènement de la venue de l'Esprit répandu d'en haut. Ce petit adverbe de temps *jusqu'à* change tout. Il marque un tournant, une brèche ouverte dans le désespoir. Car ce n'est pas l'homme qui peut se sauver lui-même. Ni les alliances politiques, ni les stratégies humaines, ni les calculs de

puissance. Ils ne suffiront pas. Le salut vient de Dieu seul, par son Esprit, souffle créateur qui renouvelle, souffle recréateur qui transforme. C'est aussi notre foi. Et quel est l'effet de cet Esprit ? Ésaïe surprend : il ne parle pas d'abord des vergers qui refleurissent, des terres stériles devenant fécondes, ni même du retour à la prospérité. L'effet premier de l'Esprit est moral et spirituel : c'est l'établissement du droit et de la justice, de sorte que le droit habitera dans les terres incultes, et la justice régnera dans le verger. La justice produira la paix, et l'effet de la justice sera repos et sécurité pour toujours. (Ésaïe 32,16-17). Il y a ici un ordre essentiel à retenir. Tout commence par l'Esprit de Dieu, qui agit et transforme les cœurs. Ensuite seulement, vient la justice rétablie dans la vie collective, dans les relations sociales, dans la manière de gouverner et de vivre ensemble. De cette justice découle la paix véritable, non pas imposée par la force, mais enracinée dans le respect et l'équité. Enfin, en dernier temps, comme signe visible de cette paix, la Création elle-même est renouvelée : les vergers refleurissent, les terres stériles deviennent jardins, la nature retrouve son harmonie. La paix biblique – la *shalom* – ne se réduit pas à l'absence de guerre. Elle est plénitude, harmonie avec Dieu, avec les autres, avec soi-même et avec la création tout entière. Mais cette paix ne peut pas exister sans justice. C'est elle qui en est la source et la condition. Donc voilà bien le message d'Ésaïe : la restauration de la Création passe par l'accueil de l'Esprit et par l'établissement de la justice. Alors seulement la paix peut régner, une paix durable et féconde, qui embrasse toute la vie et tout l'univers.

Et nous, aujourd'hui, dans notre contexte, comment recevons-nous cette parole d'Ésaïe ? Nous vivons une époque où l'urgence écologique est devenue incontournable : réchauffement climatique, catastrophes naturelles, effondrement de la biodiversité... La tentation est grande de croire que seules les solutions techniques suffiront à réparer les dégâts. Mais si nous oublions que la justice et la paix sont au cœur du problème, alors les changements resteront superficiels et temporaires. Prenons le premier exemple du changement climatique. Ses effets ne se répartissent pas équitablement. Ce sont d'abord les plus pauvres qui en souffrent : les paysans des zones arides qui voient leurs récoltes disparaître, les habitants des îles et des littoraux menacés par la montée des eaux, ceux qui n'ont pas les moyens de se protéger. Une écologie qui ne s'accompagne pas de justice sociale passe à côté de l'essentiel. Un deuxième exemple concerne les conflits liés aux ressources naturelles. L'eau, les minerais rares, les énergies fossiles : autant de biens convoités qui attisent rivalités et guerres. Nous découvrons alors que la paix mondiale est inséparable du respect de la Création. La quête de profit ou de domination détruit à la fois la nature et la fraternité entre les peuples. Ici encore, écologie et justice sont intimement liées. Enfin, il y a la fracture spirituelle de nos sociétés. Beaucoup de nos contemporains vivent une soif de sens que le consumérisme la quête du toujours plus, n'apaise pas. Accumuler biens ou expériences n'apporte ni le repos, ni la paix intérieure. Nombreux en ont déjà fait l'expérimentation. Le retour à une vie simple, équilibrée, respectueuse des autres **et solidaire** devient une condition d'une paix véritable, personnelle et sociale. Ésaïe nous invite à comprendre que le renouveau de la Création est le signe concret de la justice vécue. Et cela commence par chacun de nous, dans nos communautés et dans nos vies quotidiennes : dans nos Églises, à travers la démarche Église Verte, la sobriété énergétique, la solidarité avec les plus vulnérables ; mais aussi dans nos choix personnels : consommation responsable, gestes de partage, attention aux plus fragiles. **Et enfin particulièrement** dans notre témoignage spirituel, en proclamant que l'espérance n'est pas le fruit de nos efforts seuls, mais qu'elle vient de l'Esprit de Dieu qui renouvelle toute chose.

Frères et sœurs, tant et si bien que ce matin, le prophète Ésaïe ne nous invite pas à une nostalgie vaine, celle d'un jardin d'Éden perdu. Il ne nous invite pas à regarder en arrière avec regret, avec un sanglot, mais à croire que, même au cœur du désert, l'Esprit de Dieu continue d'agir. La promesse n'est pas pour hier, pour tous ces siècles de l'Antiquité, seulement, mais pour aujourd'hui. Elle nous rappelle que la paix véritable n'est pas une illusion, mais une réalité toujours possible, même aujourd'hui dans le contexte international et national, **à condition** qu'elle s'enracine dans la justice. Et cette paix aura comme signe visible, une création renouvelée, réconciliée, qui retrouve souffle et harmonie. Ce message résonne puissamment dans nos vies. Car nous aussi, nous traversons des déserts. Déserts écologiques, où la terre épuisée semble crier sa fatigue. Déserts sociaux, où les fractures entre riches et pauvres s'élargissent. Déserts intérieurs aussi, marqués par la peur, la lassitude, la perte de sens. Or c'est précisément là que la promesse de Dieu se déploie. Recevons donc cette promesse : là où tout paraît sec, l'Esprit de Dieu peut faire jaillir la source, là où l'injustice semble triompher, Dieu vient rétablir le droit, là où la peur enferme, son fruit est la paix. Et comme une confirmation de cette paix, la création tout entière soupire et espère avec nous le renouveau. Nous sommes invités à marcher sur ce chemin : reconnaître nos déserts sans les nier, accueillir l'Esprit comme souffle de vie, pratiquer la justice dans nos relations, goûter la paix comme don de Dieu, et témoigner par nos actes que la création est destinée à la vie et non à la mort. Telle est notre vocation de croyants : non pas fuir le monde, mais y discerner déjà les signes de ce renouveau que Dieu prépare. Amen.